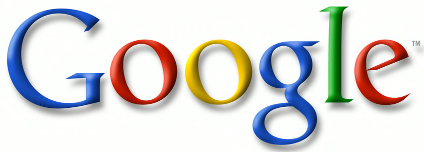




1818

Les Perroquets de la mère Philippe

Dartois, ach. Dartois & ...

J. N. BARBA,

COUR DES FONTAINES, N° 7,

(Au premier.)

RABAIS CONSIDÉRABLE,

PAR SUITE DE CESSATION DE COMMERCE.

Les contrariétés que j'ai éprouvées depuis deux ans dans l'exercice d'une industrie que je cultivais sans reproche depuis près de quarante ans, m'ont déterminé à réaliser les valeurs que je possède en livres de mon fonds, pour me retirer des affaires.

Tous ceux qui me connaissent sauront bien que dans le parti que je prends il n'y a rien quipuisse nuire à la réputation des ouvrages que j'ai imprimés. Le mérite d'hommes de lettres, tels que MM. Duval, Picard, Pigault-Lebrun, Casimir Delavigne, est aujourd'hui tellement reconnu, que les calculs d'un libraire, quels qu'ils soient, ne peuvent lui porter atteinte.

La librairie a été placée, depuis quelque temps, dans une position si critique, que je suis obligé de mettre les livres qui sont ma propriété particulière, et dont j'ai payé les manuscrits fort cher, au même prix que les ouvrages tombés dans le domaine public; c'est à cet état affligeant d'une des branches de commerce les plus productives de la France, qu'il faut attribuer le prix modique auquel je propose aujourd'hui au public ma belle édition des œuvres de M. Alexandre Duval, de l'Académie Française.

Cet écrivain est un de nos poëtes comiques modernes qui a le plus contribué à ramener la comédie dans une route dont elle s'était trop écartée dans le siècle dernier. Ses ouvrages sont au répertoire de tous les théâtres, et tiennent un rang distingué même après les chefs-d'œuvre de notre scène. L'édition que j'ai faite contient des notices historiques et critiques, qui contribuent beaucoup aux agréments que procure la lecture de chacune de ces pièces. Le caractère franc et loyal de M. Duval, cette indépendance qui le distingue de beaucoup d'autres écrivains contemporains, ont donné à chacun des examens littéraires de ses comédies un intérêt dont on chercherait en vain

d'autres exemples. Un autre genre de mérite qu'on se plaît à y reconnaître, c'est une peinture vraie des mœurs de son époque dans toutes les classes de la société; l'auteur les a observées en homme habile; répandu dans le monde, et en rapport avec ce que la France a eu d'hommes distingués dans tous les genres, on peut considérer ses notices, écrites avec une verve comique fort piquante, comme des mémoires littéraires sur la vie de l'auteur, et sur une époque féconde en grands événements et en caractères dramatiques.

J'ose espérer que le public qui m'a toujours honoré de sa confiance me saura gré des sacrifices que je fais en ce moment, et qu'il accueillera avec bienveillance l'espèce de souscription que je lui présente, dont les avantages sont incontestables, surtout pour les nombreux souscripteurs des œuvres de M. Picard, qui sentiront la nécessité de placer sur le même rayon de bibliothèque M. Alexandre Duval, qui a, pendant trente ans, rivalisé de succès avec lui.

Paris, ce 15 mars 1827.

J. N. BARBA,
Éditeur, Cour-des-Fontaines, nº 7.

Les personnes connues qui me feront l'honneur de m'adresser leurs demandes jouiront d'un crédit de trois mois en prenant pour cent francs et au-dessus. Pour le paiement, je ferai traite sur elles.

Celles qui au contraire paieront comptant jouiront d'un escompte de 5 *pour* 0/0.

Œuvres complètes de M. Alexandre Duval, de l'Institut (Académie Française); 9 gros volumes in-8°, imprimés par Firmin Didot, sur beau papier satiné, avec le portrait de l'auteur, gravé par Tardieu d'après Boilly; 2ᵉ édition. Prix: 40 fr., au lieu de 63 fr.

Œuvres complètes de M. L.-B. Picard, de l'Institut (Académie Française); 10 vol. in-8°, imprimés par Firmin Didot, sur beau papier satiné, portrait de l'auteur d'après Boilly; 2ᵉ édition. Prix: 50 fr. au lieu de 70 fr.

Œuvres complètes de Pigault Lebrun; 20 volumes in-8° de 600 pages, imprimés par Firmin Didot, sur papier superfin satiné, avec le portrait de l'auteur, gravé par Bretonnier d'après Boilly. Chaque volume in-8° contient 4 volumes in-12. Prix: 120 fr. au lieu de 160.

Il ne me reste plus qu'un petit nombre de cette édition.

Histoire de France, abrégée, critique et philosophique, à l'usage

Artois, Armand d'

LES PERROQUETS

DE LA MÈRE PHILIPPE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DARTOIS, ACHILLE DARTOIS, Armand d'

ET ***,

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, le 10 Juin 1818.

> Le monde est une cage
> Pleine de perroquets,
> (*Vaudeville de la fin.*)

SECONDE ÉDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

PRIX : 1 fr. 25 cent.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Éditeur des Œuvres de PIGAULT-LE-BRUN,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n° 4.

1819.

PERSONNAGES. | ACTEURS.

LA MERE PHILIPPE.	Mme. *Barroyer.*
Madame DE MERVILLE, sa nièce. .	Mme. *Gonthier.*
LUCILLE, fille de Mad. de Merville.	Mlle. *Pauline.*
NICETTE, jeune Paysanne élevée avec Lucile	Mlle. *Aldégonde.*
GERMONT, ancien militaire. . . .	M. *Bosquier.*
SAINT-LÉON, son neveu, capitaine de dragons.	M. *Léonard.*
JAQUOT, paysan normand.	M. *Vernet.*

La scène se passe dans un département français.

S'adresser pour la Partition à M. GILBERT, chef d'orchestre, rue de la Vrillère, nº. 4.

LES PERROQUETS

DE LA MÈRE PHILIPPE.

Le théâtre représente un endroit très-retiré d'un parc ; le fond est fermé par une muraille dominée par trois arbres : sur le devant, de chaque côté de la scène, est un berceau. Dans le fond est une petite porte donnant sur la forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Mère PHILIPPE, Madame DE MERVILLE.

(*Madame de Merville tient une lettre ouverte.*)

LA mère PHILIPPE.

Ah ! miséricorde ! que me dites-vous ? Quoi ! ma nièce, après avoir vécu si long-tems dans cette retraite, vous voulez retourner dans un monde dont nous avons tant à nous plaindre.

Air : *Lise épouse l'beau Gernance.*

Quittant ce séjour tranquille,
Quoi ! vous pourriez, à la ville,
Revoir un sexe trompeur
Qui fit tout notre malheur ?
Ah ! trop faibles que nous sommes !
Quoi ! vous n'avez pas déjà
Oublié qu'il est des hommes ?

Mad. DE MERVILLE.

Peut-on oublier cela ?

LA mère PHILIPPE.

Je l'ai bien oublié, moi... ou du moins je ne m'en souviens presque plus. Mais voyons donc ce que cette lettre contient de si alarmant ; madame de Volange, votre amie, a la tête si légère.

MAD. DE MERVILLE.

Ecoutez. (*elle lit.*) « Je vous préviens, ma chère amie, que M. Dermont est de retour à Paris depuis deux mois... «

LA mère PHILIPPE, *l'interrompant.*

Dermont! cet extravagant, ce bourru, qui, de désespoir de n'avoir pu vous épouser, s'est embarqué pour les îles, il y a vingt ans?

MAD. DE MERVILLE.

Lui-même. (*lisant.*) « Il revient avec une fortune im-
» mense; il sait que vous êtes veuve, et il a juré qu'il dé-
» couvrirait votre retraite, qu'il vous épouserait, vous rendrait
» heureuse, et réparerait ainsi les torts affreux de votre pre-
» mier mari... Je me suis bien gardée, comme vous le pen-
» sez, de lui indiquer le lieu de votre solitude... Vous voilà
» prévenue; c'est à vous maintenant à vous tenir sur vos
» gardes... Vingt ans d'absence n'ont point apporté de grands
» changemens dans le caractère de Dermont. Toujours franc,
» toujours joyeux, il est décidé à tout entreprendre pour vous
» posséder. Mon avis est qu'il peut faire le bonheur d'une
» femme, et à votre place, je profiterais de l'occasion pour
» rentrer dans un monde trop long-tems privé de votre pré-
» sence. »

LA mère PHILIPPE.

Eh bien! mon avis à moi est que M. Dermont ne vaut pas mieux que les autres. Tous les hommes se ressemblent; et pour ne pas succomber à la tentation de prendre un second mari, rappelez-vous, ma nièce, combien vous avez souffert avec le premier, et que je vous serve d'exemple.

Air : *Vaud. de la Belle Fermière.*

Je n'avais que dix-sept ans,
Un époux désola ma vie;
Je fus veuve en peu de tems,
D'un second je fis la folie;
Avec lui, Dieu! quel tourment!
Je fus veuve heureusement,
Et je jurai bien franchement
En perdant le troisième,
De n'en pas prendre un quatrième.

MAD. DE MERVILLE.

Je dois en croire votre expérience.

LA mère PHILIPPE.

Songez d'ailleurs que je me suis chargée de l'éducation de votre fille; songez avec quel zèle, avec quelle prudence je

l'ai élevée dans ce château, au milieu des bois, en lui cachant avec soin qu'il y a des hommes.

MAD. DE MERVILLE.

Il faudra bien qu'elle l'apprenne quelque jour.

LA mère PHILIPPE.

Tâchons du moins que ce soit le plus tard possible, et dans un temps où la raison pourra venir à son secours : à mon âge par exemple. Lucile n'a pour compagne qu'une jeune paysanne qui, grâce à mes soins partage son ignorance ; elles sont toutes deux d'une simplicité, d'une innocence!... Mais venez, retournons au château, je n'aime pas à les laisser livrées à leurs petites réflexions. Ces jeunes filles vous ont des pressentimens !.. Et puis elles se font des questions... des questions...

Air : *Lison dormait.*

(*Imitant Nicette.*)

Dites-moi pourquoi, Mad'moiselle,
Le lierre s'enlace à l'ormeau ?

(*Imitant Lucile.*)

Dis-moi pourquoi ma tourterelle
Gémit loin de mon tourtereau ?

(*Avec sa voix naturelle.*)

C'est toujours question nouvelle
Et l'on n'entend que ces mots-là :

(*Avec les deux voix.*)

Pourquoi ceci ? pourquoi cela ?

(*Avec sa voix.*)

Si je ne faisais sentinelle,
Depuis long-tems ces enfans-là
Auraient deviné tout cela !

MAD. DE MERVILLE.

Je sais tout ce que je vous dois.

LA mère PHILIPPE.

Air : *Le port Mahon est pris.*

Ainsi soyez tranquille !
De m'attraper il n'est pas facile.
Jamais dans cet asyle
Un homme n'entrera.

SCÈNE II.

Les Mêmes, DERMONT, SAINT-LÉON, JAQUOT, *paraissant successivement sur les trois arbres du fond.*

DERMONT, *paraissant.*

M'y voilà!

SAINT-LÉON.

M'y voilà!

JACQUOT.

M'y voilà!

(*En apercevant la mère Philippe et Madame de Merville, ils se font signe de ne pas faire de bruit.*)

DERMONT, *à Saint-Léon.*

C'est madame de Merville.

MAD. DE MERVILLE.

Je suivrai votre avis, ma tante, et je desire ne jamais me trouver avec plus d'hommes qu'il y en a ici.

LA MÈRE PHILIPPE.

Te voilà raisonnable.

MAD. DE MERVILLE.

Air: *Vaud. du Comte Ory.*

A les fuir,
Les haïr,
Toujours, je m'engage;
Et ce projet de ma part
Veut bien du courage,
Car
Il en est,
En effet,
Qui sont bons...

LA MÈRE PHILIPPE.

Ma chère,
Cela peut se faire;
Mais
Cela doit se taire,
Paix!

ENSEMBLE.

LA MÈRE PHILIPPE.

S'il en est,
En effet,
Qui sont bons, ma chère,
C'est donc un mystère;
Mais, etc.

Mad. DE MERVILLE.

Il en est,
En effet,
Qui sont bons, j'espère,
Et qui savent plaire;
Mais
Cela doit se taire,
Paix!

SCENE III.

DERMONT, SAINT-LÉON, JAQUOT, sur le mur.

JAQUOT.

Eh bien! quand je vous disais que cette mère Philippe était un dragon.

DERMONT.

Il faut l'endormir, corbleu! Mais d'abord commençons par nous glisser dans le jardin des Hespérides. (*il descend.*)

SAINT-LÉON, *sur le mur.*

Je brûle de cueillir les pommes d'or... Je reste en observation.

DERMONT.

Me voilà sur le terrain; maintenant madame Philippe, madame de Merville, nous allons voir ... Jaquot, tu dis donc qu'elles ont avec elles deux jeunes filles?

JAQUOT.

Vraiment oui, monsieur: j' les ons aperçues en montant sur un arbre, dans la forêt.

SAINT-LÉON.

Jaquot, elles sont jolies?

JAQUOT.

Si elles sont jolies?.. à croquer! Personne que moi n'a encore pu les voir. On dit dans l' village que la mère Philippe leur persuade qu'il n'y a que des femmes dans l' monde...

Apparemment qu'elle leur fait accroire qu'elle les a trouvées sous un chou.

DERMONT.

Air *de Marianne*.

Il faut pour déjouer ces trames,
Faire voir ce que nous valons.
Devons-nous souffrir que des femmes
Ignorent que nous existons ?
Plus de délais,
Instruisons-les.

SAINT-LÉON, *de dessus le mur*.

Ah ! quel plaisir
A leurs yeux de m'offrir !
Leur jeune cœur,
Plein de candeur,
Va, je le crois,
Palpiter à ma voix.

JAQUOT.

Ajoutez à ça que nous sommes
Les premiers garçons qu'ell's verront :
Nous sommes bien sur' qu'ell's n'auront
Jamais vu d'si beaux hommes.

SAINT-LÉON.

Mon oncle, mon oncle, j'aperçois deux jeunes filles; elles ont un fusil sous le bras, elles viennent en chassant.

DERMONT.

Diantre ! il ne faut pas encore qu'elles nous aperçoivent.... J'entre sous ce berceau; toi, Jaquot, enfonce-toi dans ce taillis.

JAQUOT.

C'est ça, pour qu'elles me prennent pour un lapin.

SAINT-LÉON.

Air : *Un esprit présent*.

Vers ce bois,
D'ici je vois
Chacune qui s'avance,
Observons leurs pas,
Surtout ne les effrayons pas,

CHŒUR.

Vers ce bois, etc.

JAQUOT, *à Dermont.*

Monsieur, croyez-vous,
Entre nous,
Dans cette aventure,
Qu'nous aurons l'pouvoir
D'les accoutumer à nous voir?

DERMONT.

Point d'effroi?
Croi
Moi,
A voir des hommes, je le jure,
Naturellement
Femme s'accoutume aisément.

ENSEMBLE.

Vers ce bois, etc.

(*Jaquot s'enfonce dans les bois, et Dermont et se cache de l'autre côté.*)

SCÈNE IV.

SAINT-LÉON, *sur l'arbre*, LUCILE, NICETTE, *et amazones avec deux petits fusils et tout ce qu'il faut pour la chasse.*

LUCILE ET NICETTE, *entrant.*

Air : *Oui, les champs, les forêts* (du Petit Dragon.)

Que ces bosquets
Epais
Ont d'attraits!
Je voudrais,
Ne jamais
Quitter cette
Retraite.
Là, près
De mes
Filets,
Je me mets
Aux aguets;
Quels succès
Quand j'y lance mes
Traits!

LUCILE.

Je suis l'eau
D'un ruisseau,
Je dors sous un ormeau,
L'écho

Répète
Ma chansonnette.

NICETTE.

Courons, le jour est beau,
Visitons ce côteau,
Nous y prendrons quelqu'oiseau
Nouveau.

ENSEMBLE.

Que ces bosquets,
Epais, etc.

LUCILE, *quittant son fusil.*

Nicette, est-ce que la chasse t'amuse beaucoup ?

NICETTE.

Dam! mamzelle, c'est selon... Par exemple, aujourd'hui, je chassais, et je pensais à toute autre chose.

LUCILE.

A quoi pensais-tu donc, Nicette ?

NICETTE.

Dam! à ce qu'on pense quand on est dans un bois : à tout et à rien.

LUCILE.

C'est comme moi, Nicette : à rien et à tout. Depuis quelque tems je ne fais plus que soupirer.

NICETTE.

C'est comme moi, mamzelle.

LUCILE, *soupirant.*

C'est bien étrange !

NICETTE, *de même.*

Il y a quelque chose là-dessous !

LUCILE.

Ah! Nicette, j'ai dans l'idée que nous sommes bien ignorantes.

SAINT-LÉON, *à part.*

Quel plaisir de les instruire !

LUCILE.

Pourquoi ma tante ne veut-elle pas nous permettre de chasser hors de ce parc ?

NICETTE.

Ah! ça, par exemple, je n'en sais rien, et pourquoi ne nous mène-t-elle pas au village ?

LUCILE.

Je l'ignore. Pourquoi, quand on vient du village, nous fait-elle éloigner ?

NICETTE.

Pourquoi ?..

LUCILE.

Pourquoi sommes-nous les seuls êtres qui ayons de l'esprit et de la raison ?

NICETTE.

Pourquoi ?..

LUCILE, *presque en même tems.*

Pourquoi ?..

NICETTE, *impatiedtée.*

Mais, mamzelle, laissez-moi donc placer mon pourquoi ?

SAINT-LÉON, *à part.*

C'est trop juste.

Air : *Mon Galoubet.*

Je voudrais bien (*bis.*)
Savoir tout c'qu'on cherche à nous taire,
Et je n'en vois pas le moyen.
Mais vous ellez m'dire, j'espère,
Pourquoi vous avez une mère ?

LUCILE.

Oh ! une mère, c'est différent ; c'est que...

Je n'en sais rien.

Au fait, tu m'y fais songer : pourquoi ai-je une mère ?.. Et d'ailleurs je me souviens qu'un jour ma mère disait tout bas à la mère Philippe en me regardant : « C'est le portrait » vivant de son père. » (*Réfléchissant.*) Mon père !.. Qu'est-ce que c,est que c'est que ça ?

Même air.

Je voudrais bien (*bis.*)
Connaître enfin tout ce mystère,
Et j'en cherche en vain le moyen.
Nicette, pourrais-tu, ma chère,
Me dire ce que c'est qu'un père ?

NICETTE.

Un père, mamzelle ? Oh dam !..

Je n'en sais rien.

SAINT-LÉON, *à part.*

Les petites curieuses !

NICETTE, *en soupirant.*

Allons, mamzelle, continuons notre chasse.

LUCILE.

Allons.

NICETTE.

Peut-être que nous serons plus heureuses que ce matin; cet endroit du parc est très-épais, il y a toujours des oiseaux sur les arbres.

SAINT-LÉON, *riant.*

Si elles allaient me tirer au vol. (*Il se cache dans le feuillage.*)

LUCILE.

Le premier que je rencontre, je crois que, dans ma colère...

NICETTE.

Chut!

LUCILE.

Que vois-tu?..

NICETTE, *regardant dans la coulisse.*

Chut!.. sur cet arbre... un ramier... (*Elle ajuste.*)

LUCILE, *l'arrêtant vivement.*

Ne le tue pas, Nicette, il n'est pas seul.

NICETTE, *s'arrêtant.*

C'est ma fine vrai... Voyez donc, mamzelle, comme ils battent des ailes.

Air *de Psyché.*

Ne troublons point leurs jeux,
Sous ce riant feuillage.

NICETTE.

Les tuer s'rait dommage,
Ils paraissent heureux.

LUCILE.

Les ramiers vont ensemble
Toujours dans ce séjour.

NICETTE.

Qu'est-c' donc qui les rassemble?

SAINT-LÉON, *haut.*

L'Amour.

(*il se cache.*

NICETTE, *se retournant.*

Hem ! qu'est-ce que vous dites, mamzelle ?

LUCILE.

C'est toi qui parles, Nicette.

NICETTE.

C'est singulier, j'ai cru entendre un mot que je n'avais p... encore entendu, et pourtant il me semble que je le comprend

LUCILE.

Même air.

Je ne puis définir
Ce que mon cœur éprouve.

NICETTE.

A les r'garder, je trouve
D'la peine et du plaisir.

LUCILE.

Pourquoi cet air si tendre ?

NICETTE.

Je l'demande à mon tour.

LUCILE.

Qui pourra nous l'apprendre ?

SAINT-LÉON.

L'Amour.

(*Il veut se cacher, mais les jeunes filles se retournent vivement, et l'aperçoivent.*)

NICETTE.

Ah mon dieu ! qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LUCILE.

Sauvons-nous, Nicette. (*criant.*) Ma mère ! ma mère !

NICETTE.

Mère Philippe, au secours ! au secours !

SAINT-LÉON, *les appelant*

Lucile ! Nicette ! (*Elles s'enfuient.*)

SCENE V.

SAINT-LÉON, DERMONT, JAQUOT, *sortant de leur cachette.*

JAQUOT, *grimpant sur la muraille.*

Sauve qui peut!

DERMONT.

Il n'y a plus moyen de battre en retraite.

SAINT-LÉON, *sautant dans le jardin.*

Attendez, mon oncle.

DERMONT.

Que fais-tu donc, imprudent?

SAINT-LÉON, *gaîment.*

Je viens partager vos dangers, mon oncle.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Naguère encore on vous a vu combattre,
Rien ne résistait à vos coups ;
Mais vous êtes seul contre quatre,
Et je me range auprès de vous.
Avec les tantes sans faiblesses ;
Vous pouvez vaincre en peu d'instans ;
Moi, je vous réponds que les nièces
Ne résisteront pas long-tems.

DERMONT.

Ah! monsieur, vous me mettez aux prises avec la mère Philippe... Non, morbleu! et en votre qualité d'officier de dragons, cela vous regarde... chargez-vous de la mère Philippe.

Même air.

C'est un dragon, et s'il faut te le dire,
Elle est redoutable vraiment ;
Mais malgré la peur qu'elle inspire,
Tu triompheras sûrement.
Imite ici la noble confiance
Qu'en tous les tems montrèrent nos guerriers ;
C'est en comptant sur leur vaillance,
Qu'ils ont compté tant de lauriers.

SAINT-LÉON, *avec feu.*

Ah! mon oncle, elles sont charmantes, j'en suis fou.

JAQUOT, *de dessus le mur.*

Doucement, monsieur, il m'en faut une.

SAINT-LÉON.

Quelle aimable naïveté! Lucile, je pourrai tout lui apprendre.

DERMONT.

Air: *Voulant par ses œuvres complètes.*

Tu pourras instruire sans peine
Ce joli soldat... quel bonheur!
Au régiment sois capitaine,
Et dans ces lieux sois instructeur.

SAINT-LÉON.

Afin de triompher en guerre,
Il me faut des soldats tous faits,
Mais en amour pour le succès,
J'aime mieux des soldats à faire.

JAQUOT, *regardant.*

Les v'là, les v'là... la mère Philippe est avec elles.

SAINT-LÉON.

Il faut les attendre de pied ferme.

DERMONT.

Il n'est pas encore tems, je veux parler avant tout à madame de Merville... Jaquot, prends la place de mon neveu sur l'arbre.

JAQUOT.

Mais la mère Philippe me connaît, elle m'a vu au village quand elle vient faire ses provisions.

DERMONT.

Demeure, et quoi qu'il arrive, garde-toi bien de nous trahir et de quitter le poste où je te place.

JAQUOT.

Ne me laissez pas long-tems en faction.

(*Saint-Léon et Dermont s'enfoncent dans le parc.*)

SCENE VI.

JAQUOT, sur l'arbre, La mère PHILIPPE, LUCILE, NICETTE.

NICETTE.

Vous allez voir, mère Philippe, vous allez voir... Il est grand, il a des yeux, une bouche, un nez, des bras, des jambes tout comme nous. Tenez, le v'là.

LA mère PHILIPPE.

Miséricorde ! (*à part.*) C'est un homme !

LUCILE, *à part, tristement.*

Ce n'est plus le même.

NICETTE.

Qu'est-ce donc que cela, mère Philippe ?

La mère PHILIPPE.

Ça, mes enfans... (*à part.*) Comment me tirer de là ? (*haut.*) Ce n'est rien, mes enfans, absolument rien. (*à part*) Que leur dire ?

NICETTE.

Comme ça me regarde !

La mère PHILIPPE, *à part.*

Oh ! la bonne idée !

Air : *Une fille est un oiseau.*

Ne t'en épouvante pas,
Ce que tu vois là, Nicette,
Est une certaine bête
Trop commune en ces climats.
Elle a de la gentillesse,
De la ruse, de l'adresse,
Et son ramage intéresse,
Quand son plumage nous plaît ;
Elle mord, elle caresse,
Elle bavarde sans cesse,
Enfin, c'est un perroquet.

LUCILE et NICETTE.

Un perroquet !

La mère PHILIPPE.

Oui, mes enfans, un perroquet... et de la grande espèce encore.

JAQUOT, *à part.*

Que diable leur chante-t-elle donc là?

LA MÈRE PHILIPPE, *à part.*

Je ne me trompe pas, c'est un garçon du village voisin.

LUCILE.

Faites-le parler, je vous en prie.

NICNTTE.

Prenez garde de l'effaroucher.

LA MÈRE PHILIPPE.

(*A part.*) Hâtons-nous de l'éloigner... (*Haut.*) Vous allez l'entendre. (*A Jaquot.*) Que fais-tu là, Jaquot?

JAQUOT.

Moi, madame, je prends l'air.

LA MÈRE PHILIPPE.

Comment t'y trouves-tu?

JAQUOT.

Dam! comme l'oiseau sur la branche.

LUCILE.

Il parle comme nous.

NICETTE.

As-tu déjeûné, Iaquot?

JAQUOT.

Non, Mam'zelle.

NICETTE.

Veux-tu déjeûner?

JAQUOT.

Oui, oui... Si vous aviez une tranche de jambon et une bouteille de cidre.

NICETTE.

Comme il répond bien.

LUCILLE.

Ah! madame, il faut le prendre.

LA MÉRE PHILIPPE.

Air: *Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça?*

Autant que vous il me tente;
Nicette prends ton fusil.

NICETTE.

Ne soyez pas si méchante,
Pour un oiseau si gentil.

LA MÈRE PHILIPPE, *lui prenant son fusil.*

Eh bien! je veux, à ta place,
Lui donner le coup fatal.

(*Elle le met joue.*)

LUCILE, *avec effroi, se jetant sur le fusil.*

Ah! prenez garde, de grâce,
Vous pourriez lui faire mal.

JAQUOT, *qui s'est vu mettre en joue.*

Un instant, ne tirez point, ne tirez point. Diantre! comme elle y va, la mère Philippe!

LA MÈRE PHILIPPE.

Envole-toi donc au plus vite.

JAQUOT, *descendant.*

Que je m'envole! donnez-moi donc le temps de descendre au moins. (*Il disparait*)

SCENE XII.

NICETTE, LUCILE, LA MERE PHILIPPE.

NICETTE.

Quel dommage, il a disparu!

LUCILE.

Celui-là n'est pas de la plus belle espèce.

LA MÈRE PHILIPPE.

Que voulez-vous dire?

LUCILE.

Que tout à l'heure, sur cet arbre, j'ai vu un autre perroquet; il ma paru charmant, celui-là, et pourtant je n'ai fait que l'entrevoir.

LA MÈRE PHILIPPE.

Vous a-t-il parlé?

NICETTE.

Il a dit, l'amour.

LA MÈRE PHILIPPE.

L'amour!

LUCILE

Air : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

Nous l'avons rempli d'épouvante,
En vous appelant, quel malheur !
Il a disparu ; mais, ma tante,
Ses traits sont restés dans mon cœur.
Ne croyez pas que je l'oublie.
Si c'est un oiseau, je sens là,
Qu'un oiseau comme celui-là
Ferait le bonheur de ma vie,

LA MÈRE PHILIPPE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu! quelle aventure! si je n'y mets ordre, je perdrai tout le fruit de mes soins. (*Haut*). Rentrez, rentrez, Mesdemoiselles, il y a du danger pour vous.

LUCILE.

Du danger !

LA MÈRE PHILIPPE

Apprenez que cet oiseau, qui a l'air si doux, en veut principalement aux femmes.

NICETTE.

Aux femmes!

LA MÈRE PHILIPPE.

Loin de les fuir, il les recherche quand elles sont jeunes et jolies. Il met toute sa gloire à se laisser prendre par elles, mais une fois qu'il est pris, il brise les filets, et s'envole pour ne plus revenir.

NICETTE.

Vraiment !

LUCILE.

C'est bien dommage !

LA MÈRE PHILIPPE.

Air : *Et pousse et aye ! v'là comme il arrive.*

Fillette quand elle ose
S'en approcher, s'expose ;
Et ces oiseaux sont cause
De ses plus grands
Tourmens.
C'est en vain qu'on les aime,
Tromper, c'est leur système,
Leur malice est extrême,
Et d'en fixer aucun
Je défie ! (*ter.*)

NICETTE et LUCILE.

Ah ! j'ai bien envie
D'en attraper un !

LA MÈRE PHILIPPE.

Loin de vous l'envie
D'en attraper un !

(*Elles sortent.*)

SCENE XIII.

DERMONT, SAINT-LÉON, JAQUOT.

DERMONT et SAINT-LÉON *paraissant.*

Elles sont parties ! (*Appelant.*) Jaquot, eh bien ! Jaquot !

JAQUOT, *paraissant doucement par dessus le mur.*

Jaquot ! Jaquot ! donnez-moi donc le temps. — On voit bien que vous n'avez rien risqué, vous ; oh ! c'est une fière femme que cette mère Philippe !

DERMONT, *descendant du mur.*

Qu'a-t-elle donc fait ?

JAQUOT.

Comment ce quelle a fait ? est-ce quelle n'a pas voulu forcer c'te petite Nicette à me tirer un coup de fusil.

SAINT-LÉON.

Bah ! il n'y avait rien à craindre.

DERMONT.

Elle est si gentille !

JAQUOT.

Elle est ben gentille tant que vous voudrez, mais c'est si innocent !....çà vous tuerait un homme sans savoir seulement ce que çà fait.

SAINT-LÉON.

Poltron !

JAQUOT.

A-propos, savez-vous c' que j' suis ?

DERMONT.

Parbleu ! tu es un bête.

JAQUOT.

Ah ! vous l' savez donc ?

DERMONT.

Certainement.

JAQUOT.

Eh ben ! vous aussi.

DERMONT.

Comment ?

JAQUOT, *à Saint-Léon*.

Et puis Monsieur aussi.

SAINT-LEON.

Insolent !

JAQUOT.

Pis qu' nous sommes trois perroquets.

SAINT-LÉON.

Comment, des perroquets ?

JAQUOT.

Oui, c'est madame Philippe qui vient de l' dire à ces petites filles.

DERMONT.

Que nous étions des perroquets : ah ! c'est trop fort.

JAQUOT.

Ce n'est pas l'embarras, une vieille perruche de son espèce, ça doit joliment se connaître en perroquets comme nous.

DERMONT

J'entends quelqu'un

Air : *Voilà, voilà votre secret*.

Voici madame de Merville,
Confiez-moi votre destin ;
Je dois d'abord, en chef habile,
Reconnaître un peu le terrein :
Attaquer, vaincre cette belle,
Pour moi ce ne sera qu'un jeu.

JAQUOT.

J'crois ben qu'vous n'avez pas peur d'elle,
Cell' là n'a pas d'armes à feu.

Ensemble.

DERMONT.

Voici madame de Merville, etc.

SAINT-LÉON, *à Jaquot*.

Voici madame de Merville,
Confions-lui notre destin ;
Il faut d'abord, en chef habile,
Qu'il reconnaisse le terrein.

(Saint-Léon et Jaquot sortent, Dermont reste dans le fond.)

SCENE IX.

DERMONT, Mme. DE MERVILLE. (*Elle arrive en lisant une lettre et sans apercevoir Dermont.*)

MAD. DE MERVILLE.

Ma tante sera contente! cette lettre à Madame de Volange ne lui laissera aucun doute sur mes intentions, et ce pauvre Dermont peut reprendre le chemin de l'Amérique.

DERMONT, *à part*

C'est ce que nous allons voir... Allons, une reconnaissance bien pathétique, bien sentimentale... (*Haut*). Corbleu! madame, vous m'êtes donc rendue?

Mme. DE MERVILLE.

Que vois-je? ah! Monsieur! quelle peur vous m'avez faite.

DERMONT, *avec chaleur*.

Air : *Un Homme pour faire un tableau.*

C'est le plus tendre des amans,
Qu'à vos pieds vous voyez, Madame ;
Jadis j'ai reçu vos sermens,
Et maintenant je les réclame.
Conduit ici par mon ardeur,
Certain que votre amour m'approuve,
Je m'empare de votre cœur :
Je prends mon bien où je le trouve.

MAD. DE MERVILLE.

Dermont, êtes-vous devenu fou?

DERMONT, *riant*.

Je suis toujours le même... à vingt ans près... Mais j'ai de plus qu'autrefois une fortune immense que je viens partager avec vous : j'ai toujours été heureux.

Air *du Pot de Fleurs.*

M'abandonnant à mon étoile,
Brûlant d'embrasser mes amis,
Je pars, le vent enfle la voile,
Et me ramène en mon pays.
Du sort je fis encor l'épreuve;
Bref, j'eus, Madame, constamment
Tant de bonheur, qu'en arrivant
J'étais sûr que vous seriez veuve.

Mme. DE MERVILLE.

Comment avez-vous pu pénétrer ici ?

DERMONT, *plaisantant*.

C'est facile à vous expliquer : ne trouvant pas de porte ouverte, j'ai passé par dessus le mur...

Mme. DE MERVILLE.

Et votre dessein en osant vous présenter devant moi ?...

DERMONT.

Est de vous voir, de vous parler, de vous convaincre et de vous épouser.

Mme. DE MERVILLE.

M'épouser !

DERMONT.

Aujourd'hui même.

Air *de Préville et Taconnet*.

Nous courons tous dans cette vie
Vers un bonheur qu'on n'atteint pas toujours.
Au tems joyeux de la folie,
On peut bien perdre quelques jours. (*bis*).
On peut encore, à notre âge, sans doute,
Vers le bonheur marcher et le trouver, (*bis*).
Mais n'allons pas nous arrêter en route,
Car nous n'avons que le temps d'arriver.

Mme. DE MERVILLE.

Et moi, qui ait juré à ma tante de ne jamais vous revoir... et même de vous haïr !....

DERMONT.

Eh ! allons donc ! quel diable ! je savais bien que vous m'aimiez toujours.

Mme. DE MERVILLE.

Mais j'aperçois ma fille, voici la clef de cette porte, éloignez-vous.

DERMONT.

Mais au moins, promettez-moi...

Mme. DE MERVILLE.

Air : *Comm' ça vient, comm' ça passe.*

Vous devez me comprendre
Trouvez-vous dans une heure ici,
Vous pourrez m'y surprendre,
J'aurai soin d'y venir aussi.

DERMONT.

Ah ! le plaisir me transporte,
Et mon amour est doublé;
Qu'on ferme à présent la porte
Ça m'est égal, j'ai la clé.

ENSEMBLE.

Vous devez me comprendre, etc.
Oui, je dois la comprendre, etc.

(*Dermont sort par la porte du fond, et madame de Merville par la dernière coulisse.*)

SCENE X.

NICETTE ET LUCILE. (*Entrant avec précaution par les berceaux.*)

LUCILE *à Nicette.*

Tu es bien sûre que ma tante ne nous a pas vues?

NICETTE.

Oui, mam'zelle; madame Philippe nous croit encore dans notre chambre... Nous voilà seules, ah ! si les perroquets pouvaient revenir.

LUCILE.

Si nous savions comment on fait pour les appeler.

NICETTE.

C'est peut-être comme pour les autres oiseaux; il faut essayer... (*elles appellent*), pst, pst, pst. Ah ! mam'zelle, voilà deux perroquets qui se promènent dans la grande allée ! c'est Jaquot !

LUCILE.

Avec le joli perroquet que j'ai vu.

ENSEMBLE.

Air : *Belle au galant mystère.*

Venez sous ce feuillage,
Venez, beaux perroquets,
Et que votre ramage,
Enchante ces bosquets.

LUCILE.

Notre voix ici les attire.

NICETTE.

A prendre ils seront bien aisés.

LUCILE.

Tous les deux semblent nous sourire.

NICETTE.

Je crois qu'ils sont apprivoisés.

ENSEMBLE.

Venez sous ce feuillage,
Venez, beaux perroquets;
Et que votre ramage,
Enchante ces bosquets.

(*Nicette s'enfuit en appelant, Jaquot la poursuit; ils disparaissent. Saint-Léon entre, et s'arrête avec respect à quelque distance de Lucile.*)

SCENE XII.

LUCILE, SAINT-LÉON.

LUCILE, *à part.*

Le voilà, on dirait qu'il n'ose pas approcher... Perroquet, est-ce que tu as peur de moi?

SAINT-LÉON.

Non, mais je crains la mère Philippe.

LUCILE.

Vous verrez qu'elle me le fera encore envoler.

SAINT-LÉON.

Air : *Vaud. des deux Edmond.*

A ses yeux si j'osais paraître,
Je serais pour toujours, peut-être,
Privé d'un entretien si doux.

LUCILE, *vivement.*

Envolez-vous.

SAINT-LÉON.

En vous voyant mon cœur soupire,
Et je brûle ici de vous dire
Combien vous possédez d'appas.

LUCILE, *tendrement.*

Ne vous envolez pas.

SAINT-LÉON.

Pour me punir de mon audace,
Si je restais à cette place,
Votre tante, dans son courroux...

LUCILE.

Envolez-vous.

SAINT-LÉON.

Profitant de cette aventure,
Il faut ici que je vous jure
De vous aimer jusqu'au trépas.

LUCILE, *lui saisissant le bras.*

Ne vous envolez pas.

SAINT-LÉON, *approchant.*

Chère Lucile!

LUCILE, *avec joie.*

Il sait mon nom!

SAINT-LÉON.

Je ne l'ai entendu qu'une fois, et je l'ai retenu.

LUCILE.

Quelle mémoire pour un perroquet!

SAINT-LÉON, *à part, en riant.*

Voilà une situation nouvelle pour un officier de dragons.

LUCILE, *à part.*

Je vais lui donner une leçon.

SAINT-LÉON, *à part.*

Voici le moment de l'instruire.

LUCILE.

Perroquet, répète après moi.

SAINT-LÉON, *à part, en riant.*

Elle va m'apprendre à parler.

DUO.

Musique de M. Tourterelle.

LUCILE.

Dites-moi, perroquet, dites-moi: « Lucile, je t'aime. »

SAINT-LÉON.

Lucile, je t'aime.

LUCILE.

Comme il s'exprime tendrement.

SAINT-LÉON, *à part.*

Elle est charmante assurément:

(*Haut.*) Dites-moi, ma belle, dites-moi: « Perroquet, je t'aime. »

LUCILE.

Perroquet, je t'aime.

SAINT-LÉON, *à part.*

Ah! comme ce mot est charmant.

ENSEMBLE.

LUCILE.

Quel trouble extrême
Mon cœur ressent!
Il a dit, j'aime,
Ah! c'est charmant!

SAINT-LÉON.

Quel trouble extrême
Mon cœur ressent!
Elle a dit j'aime!
Ah! c'est charmant!

LUCILE.

Beau perroquet (*bis*), dis comme moi:
« Je n'aimerai jamais, jamais que toi. »

SAINT-LÉON.

Je n'aimerai jamais que toi.

LUCILE, *à part.*

Les perroquets ne mentent guère,
Et celui-ci sera sincère.

SAINT-LÉON.

Aimable enfant, dis comme moi:
« Je n'aimerai jamais que toi. »

LUCILE.

Je n'aimerai jamais que toi.

SAINT-LÉON, *à part.*

A cet âge on ne ment guère,
Elle sera toujours sincère;
(*Haut.*) Regardez-moi, je vous prie.

LUCILE, *à part.*

Dans ses yeux je lis, je crois,

SAINT-LÉON.

Que je vous trouve jolie.

LUCILE.

Il pense tout comme moi.

ENSEMBLE.

Quel trouble extrême, etc.

En voilà assez pour aujourd'hui. Demain je vous en apprendrai davantage; mais c'est singulier, perroquet, plus je te regarde et plus je trouve une ressemblence entre nous : je te vois sourire, tu marches, tu parles autant que moi.

SAINT-LÉON.

Le ciel vous a formées pour être notre compagne.

LUCILE

Vous vous trompez, monsieur l'oiseau; madame Philippe a dit que c'était les perruches.

SAINT-LÉON

C'est elle qui vous abuse.

Air : *Ma belle est la belle des belles.*

Ces yeux, ce séduisant sourire,
Vous les avez pour nous charmer;
Ce cœur qui bat et qui désire,
Lucile, il vit pour vous aimer.
Ce joli pié, cette tournure,
Pour nous ont un attrait bien doux.

LUCILE.

Mon cher perroquet, la nature
Nous forma donc exprès pour vous?

LA mère PHILIPPE, *en dehors*

Nicette, Lucile!

LUCILE

Ma tante!

SAINT-LÉON.

Je m'envole.

LUCILE.

Vous reviendrez?

SAINT-LÉON.

Sous ce berceau.

SCENE XIII.

LUCILE, la Mère PHILIPPE, ensuite NICETTE.

LA mère PHILIPPE.

Lucile, Nicette... Où sont donc ces petites filles?

NICETTE, *accourant.*

Me v'là, me v'là, madame Philippe.

La mère PHILIPPE.

Que faites-vous ici, mesdemoiselles?

NICETTE, *embarrassée.*

Dam! mère Philippe, nous tâchions d'attraper des oiseaux.

La mère PHILIPPE.

Comme celui de ce matin?

LUCILE.

Non, ma tante.

NICETTE.

C'étaient des pinçons.

La mère PHILIPPE.

A la bonne heure, ceux-là ne vous feront pas de mal... Mais rentrez à l'instant.

LUCILE.

Oh! ma tante, ma chère tante!

Air : *Ah! de quel souvenir affreux.*

Point de réplique, je prétends
Qu'on rentre.

NICETTE, *à part.*

Il faut que je m'échappe.
(*Haut.*) J'obéissons. (*à part.*) Pendant ce tems,
J'crains qu'autre part on n'les attrape.

LUCILE, *à part.*

Ma voix bientôt l'appellera.

NICETTE.

Le r'verrai-je ainsi qu'j'e l'désire?

LUCILE.

Qui sait, hélas ! s'il reviendra !

NICETTE, *à part.*

Heureusement, je crois qu'il a
Quelque chose encore à me dire.

(*Elles sortent.*)

SCENE XIV.

LA MÈRE PHILIPPE, ensuite DERMONT.

La mère PHILIPPE.

Depuis l'apparition de ce paysan, je ne suis pas tranquille.

DERMONT, *à part, entr'ouvant la porte.*

C'est la tante !

La mère PHILIPPE.

Qui sait s'il n'était pas envoyé par ce Dermont ?

DERMONT, *à part.*

Elle parle de moi

La mère PHILIPPE.

C'est un vieux fou.

DERMONT, *à part.*

Grand merci !

La mère PHILIPPE.

Et madame de Merville qui paraît se repentir du parti qu'elle a pris, était tout-à-l'heure dans ces lieux ; je viens d'y trouver Lucile et Nicette, je crains quelqu'entreprise, et je vais rester en sentinelle.

DERMONT, *à part.*

C'est ce que nous verrons. (*il ferme la porte.*)

La mère PHILIPPE.

On n'essaiera pas de me séduire, moi, et peut-être parviendrai-je à découvrir... (*Il tombe un souvenir à ses pieds.*) Qu'est-ce ? un souvenir qu'on vient de jeter par-dessus le

mur... Ouvrons. (*Elle lit.*) « Ma chère amie, rendez-vous » de suite au bout du parc, vis-à-vis la grande allée. J'ai tout » préparé pour votre fuite. Surtout méfiez-vous de votre tante, » c'est une vieille folle. » Dermont. » Une vieille folle!.. Plus de doute, ceci s'adresse à madame de Merville, et tout aura été convenu entr'eux... Une vieille folle!.. Quoi! ma nièce, c'est ainsi que vous dissimulez!.. Mais je sais vos projets, j'ai le moyen de les déjouer; et ce M. Dermont, je veux aller moi-même au lieu indiqué pour le confondre.

Air : *Vaud. du Petit Courrier.*

Parce qu'il est bien amoureux,
Je le vois, il pense bien vîte
Exécuter ce qu'il médite;
Il sera trompé dans ses vœux.
A ce rendez-vous qui le tente,
Il croit, plein d'un riant espoir,
Trouver une femme charmante...
Il ne s'attend pas à me voir.

(*R'ouvrant la lettre.*) Au bout du parc... Je suis curieuse de savoir s'il aura le courage de m'enlever... Une vieille folle! une vieille folle! (*Elle sort.*)

SCENE XV.

LUCILE.

(*Elle entre et tient une corbeille de fruits; elle va se mettre sous le berceau, à droite.*)

Je sens mon cœur
Qui s'agite et s'élance,
Et du bonheur
J'ai la douce espérance.

SCENE XVI.

La Même, NICETTE.

(*Elle entre aussi avec une corbeille, et va se mettre sous l'autre berceau.*)

Je sens mon cœur
Qui s'agite et s'élance,
Et du bonheur
J'ai la douce espérance.

SCENE XVII.

Les Mêmes, Mad. DE MERVILLE, *sur le milieu de la scène.*

Je sens mon cœur
Qui s'agite et s'élance,
Et du bonheur
J'ai la douce espérance.

NICETTE.

Appelons (*bis*), s'il a faim,
Il répondra, je pense.

LUCILE.

Ah! s'il pouvait sans défiance
Se fixer dans notre jardin.

Mad. DE MERVILLE.

Dermont est près d'ici sans doute.

LUCILE.

Mais où se sera-t-il caché?

NICETTE.

Sur quel arbre s'est-il perché?

TOUTES.

Appelons, peut-être il écoute.

NICETTE et LUCILE.

Gentil oiseau, viens près de moi.

Mad. DE MERVILLE.

Dermont, si vous êtes fidèle,
Montrez-vous sans effroi..

SCENE XVIII.

Les Mêmes, SAINT-LEON, *paraît du côté du berceau à droite;* JAQUOT, *du côté de l'autre berceau;* DERMONT, *ouvre la porte.*

LUCILE, NICETTE et Mad. DE MERVILLE.

C'est lui!

TOUS LES HOMMES.

C'est elle !

(*Ils s'avancent.*)

TOUS.

Je sens mon cœur
Qui s'agite et s'élance,
Et du bonheur
J'ai la douce espérance ;
Ah ! quel bonheur ! (*bis.*)

NICETTE, *à Jaquot.*

Jaquot m'avait dit qu'il n'avait pas déjeûné, et j'ai pensé à lui.

JAQUOT

Merci, Mam'zelle.

DERMONT, *à madame de Merville.*

Avez-vous fixé le jour de notre mariage?

Mme. DE MERVILLE.

Je suis bien embarrassée.

DERMONT.

Pourquoi ?

LUCILE, *à Saint-Léon.*

Vous voilà donc revenu ?

SAINT-LÉON.

Pour toujours.

NICETTE, *à Jaquot.*

Jaquot ne me qittera plus?

JAQUOT.

Jamais.

DERMONT, *à madame de Merville.*

Expliquez-vous ?

LUCILE, *à Saint-Léon.*

Peut-être avez-vous faim ?

NICETTE, *à Jaquot.*

Voilà des échaudés.

Mad. DE MERVILLE, *à Dermont.*

J'ai une fille.

SAINT-LÉON, *regardant Lucile.*

Elle est charmante !

Mme. DE MERVILLE.

Imaginez-vous que jusqu'à présent, je lui ai caché qu'il existait des hommes.

DERMONT.

Quoi ! vous auriez pu?...

Mme. DE MERVILLE.

Elle n'en a jamais vu....

LUCILE.

Que je suis contente quand il me regarde !

(*Ici les deux amans qui tenaient chacun la main de leur maitresse, les embrassent.*)

DERMONT, *surpris.*

Nous ne sommes pas seuls ici.

LUCILE, *à Saint-Léon.*

Aucun oiseau ne semble plus gentil.

Mme. DE MERVILLE, *à Dermont.*

C'est ma fille et Nicette; les oiseaux leur plaisent tant, que quelquefois elles leur parlent. C'est un goût que je leur inspire le plus que je le peux.

NICETTE, *à Jaquot.*

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

J'suis avec vous sans détour.

LUCILE, *à Saint-Léon.*

Vous savez charmer ma vue.

DUMONT, *à Mad. de Merville.*

Ah! qu'il faut être ingénue
Pour avoir un tel amour !
C'est une chose étonnante;
Je veux voir cette innocente.

(*Il écarte le feuillage et reconnaît Saint-Léon.*)

L'aventure est excellente.

Mad. DE MERVILLE.

Mais, qu'avez-vous donc?

DERMONT.

Parbleu!
Venez, regardez vous-même.
Cet oiseau que tant elle aime,
C'est mon coquin de neveu.

Mme. DE MERVILLE.

Votre neveu!

DERMONT.

Et Mademoiselle Nicette est probablement avec Monsieur Jaquot.

Mme. DE MERVILLE.

Quoi, ma fille?

LUCILE.

Ma mère!

Mme. DE MERVILLE et DERMONT.

Air: *A l'ouvrage, à l'ouvrage.*

O merveille
Sans pareille!
Je doute encor si je veille;
O merveille
Sans pareille!
Oui, vraiment,
C'est un amant!

LUCILE, *à Saint-Léon.*

Approchez, suivez mes pas,
Ma mère n'est pas cruelle.

NICETTE, *à Jaquot.*

Jaquot, v'nez quand j'vous appelle,
Madam' ne vous tuera pas.

SAINT-LÉON, *à Dermont.*

Ah! prenez-moi sous votre aile,
Mon cher oncle, s'il vous plait!

LUCILE, *à part.*

Quoi! ma mère avait près d'elle
L'oncle de mon perroquet!

ENSEMBLE.

O merveille
Sans pareille!
Je doute encor si je veille;
O merveille
Sans pareille!
Oui, vraiment,
C'est un amant!

SAINT-LÉON.

Mon oncle, permettez-nous de passer notre vie avec elles.

DERMONT.

Ce que vous demandez ne dépend pas de moi, c'est à Madame à prononcer.

LUCILE.

Ma mère, pourriez-vous nous séparer ?

NICETTE.

Jaquot dit que j'ai été faite exprès pour lui.

Mme. DE MERVILLE.

Rassurez-vous, mes enfans; loin de vous séparer de ceux que vous chérissez, je prétends à jamais les retenir auprès de vous par l'hymen.

LUCILE.

L'hymen ! qu'est-ce donc que cela ?

DERMONT.

C'est une cage d'où l'on ne peut sortir.

NICETTE.

Tant mieux.

DERMONT.

Et moi, serais-je le seul renvoyé ?

Mme. DE MERVILLE.

Une mère doit toujours donner l'exemple...

(Elle donne la main à Dermont, qui la baise en tombant à ses genoux; les deux jeunes filles l'imitent, et les deux jeunes gens font comme Dermont.)

SCENE XIX.

Les Mêmes, LA MERE PHILIPPE.

LA MÈRE PHILIPPE, *criant dans la coulisse.*

C'est affreux! c'est épouvantable! *(Elle arrive.)*

DERMONT, LÉON et JAQUOT.

Où nous cacher ?

Mme. DE MERVILLE, LUCILE.

Restez.

NICETTE.

Ne bougez pas.

(*Chacune se met devant son amant, de manière que la mère Philippe, en arrivant, ne peut les voir.*)

LA MERE PHILIPPE.

Me faire attendre ainsi pour rien ! vous ne savez pas, Mesdames, ce qui m'est arrivé ?

LUCILE.

Silence.

LA MERE PHILIPPE.

Comment, silence !

DERMONT, *à part.*

C'est le moment de la crise.

JAQUOT, *à Nicette.*

A-t-elle son fusil ?

NICETTE, *à le mère Philippe.*

Vous allez les faire envoler.

LA MERE PHILIPPE.

Les faire envoler ! Qui ?

NICETTE.

Les perroquets.

LA MERE PHILIPPE.

Les perroquets !

LUCILE.

Nous les avons attrapés... les voilà. Levez-vous donc. (*Elles se rangent et laissent voir Jaquot et Saint-Léon à genoux.*)

LA MÈRE PHILIPPE.

Que vois-je ! quoi, vous avez osé ! et vous, ma nièce, vous souffrez cela.

Mme. DE MERVILLE, *souriant.*

Je ne puis guères faire autrement.

LUCILE.

Je le crois bien, ma mère en a un aussi...

NICETTE.

Un peu plus âgé ; du reste, il n'est pas mal.

LUCILE.

Montrez-le donc à ma tante.

(*Dermont se montre brusquement.*)

LA MÈRE PHILIPPE, *en colère.*

Est-il possible ?

DERMONT.

Oui, c'est le perroquet Dermont, qui a bien l'honneur de vous saluer. Nous faire passer pour des perroquets !

LA MÈRE PHILIPPE.

Où suis-je ! des hommes ! un, deux, trois.

JAQUOT.

Elle voudrait peut-être qu'il y en ait quatre, voyez-vous, la vieille.

SAINT-LÉON.

Rassurez-vous, mère Philippe, mon régiment est invité à ma noce.

LUCILE.

Un régiment de perroquets.

SAINT-LÉON, *à Lucile.*

Sortez de votre erreur, belle Lucile ; votre tante vous avait trompée, nous sommes des hommes.

LUCILE.

Des hommes !

NICETTE, *à Jaquot.*

Et tu es un homme ?

JAQUOT.

Tout comme un autre.

LUCILE.

(1) Air : *Vaud. de Lantara.*

Quoi ! c'est ainsi qu'on vous nomme !
Voilà donc ce grand secret.
Mais qu'est-ce que c'est qu'un homme ?
Instruisez-moi tout à fait.

SAINT-LÉON.

Pour contenter votre envie,
Il est un moyen certain ;
Que ce soir on nous marie,
Et vous le saurez demain.

DERMONT.

Tenez, Madame Philippe, nous sommes en force.

JAQUOT.

Je l'crois ben !.... elle craignait de voir un homme ici, et v'là un régiment de dragons qui arrive. Des dragons, et des dragons....

---

(1) Ce couplet n'a jamais été chanté au Théâtre des Variétés.

LA MÈRE PHILIPPE

Vous croyez m'effrayer, oh! vous ne me connaissez pas... je n'ai pas peur.

JAQUOT.

Je n'ai pas peur, non plus elle n'a pas de fusil.

LA MÈRE PHILIPPE.

Mais c'est égal...puisque vous avez vu des hommes... mariez vous, et vous m'en direz des nouvelles.

DERMONT.

Voilà tout ce qu'on vous demande.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaud. de Mad. Favard.*

Ici bas,
Sans débats,
On cherche à s'instruire;
Chacun sans façons,
Reçoit ou donne des leçons.
Le savant
Dit souvent
Ce qu'il vient de lire,
Et le sot redit
Tout ce qu'a dit
L'homme d'esprit.

CHŒUR.

Ici bas, etc.

DERMONT.

Rien de neuf dans cette vie;
Tout fut dit par nos aïeux,
Et nos hommes de génie
Ne trouvent plus que du vieux.
Partout même bavardage;
Enfin, si je m'y connais,
Le monde est une cage
Pleine de perroquets.

CHŒUR.

Ici bas, etc.

NICETTE.

Qu'on m'approuve ou qu'on me blâme,
Grace au plus aimable accord,
De c't'oiseau j'deviens la femme,
Et j'suis content' de mon sort.
Un perroquet ça répète
Sans s'lasser tout ce qui plait,
Ça n'est donc pas si bête,
Un mari perroquet.

CHŒUR.

Ici bas etc.,

JAQUOT.

Lisett' ne savait rien dire,
Qu'répéter : « J't'aim' tendrement. »
L'jeune Lucas, dans son délire,
Epous' c'perroquet charmant ;
Mais l'lendemain il s'écrie,
En entendant son caquet :
Jarni ! j'ons une pie,
Au lieu d'un perroquet !

CHŒUR.

Ici bas, etc.

LA MÈRE PHILIPPE.

Quand j'étais dans le jeune âge,
Je prenais dans mes filets
Maint oiseau du voisinage
Que sans peine j'instruisais ;
Mais le tems me désespère,
Et maintenant, quel regret !
Je ne saurais plus faire
Parler un perroquet.

CHŒUR.

Ici bas, etc.

LUCILE, *au Public.*

Si nos efforts pour vous plaire,
Messieurs, ont quelque succès,
Vous désirerez, j'espère,
Savoir qui fit ces couplets.
Nous pouvons vous en instruire,
Et nommer les auteurs... Mais
Surtout n'allez pas dire :
Encor des perroquets !
Qu'un bravo,
De nouveau
Nous fasse comprendre
Que nos perroquets,
Par leurs caquets,
On fait
Effet.
Soyez leurs
Protecteurs,
Et pour les entendre,
Venez tous les jours,
Pour vous, ils parleront toujours.

CHŒUR.

Qu' un bravos,
De nouveau, etc.

FIN.

des gens du monde, par Pigault-Lebrun; avec cette épigraphe : « La Vérité, toute la Vérité, rien que la Vérité. »

Toute la pensée de l'auteur est dans son épigraphe: son ouvrage se fait remarquer par une impartialité que l'on chercherait en vain dans nos historiens, qui ont presque tous écrit sous l'influence de leurs passions ou de leurs intérêts. A ce mérite bien rare et bien précieux, se joint celui d'une érudition vaste et consciencieuse. 8 vol. in-8°, de plus de 500 pages. Prix : 7 fr. le vol.

6 vol. ont déjà paru; les deux derniers paraîtront avant la fin de cette année.

Histoire de Louis XI, par Pigault-Lebrun, 1 vol. in-12. Prix: 3 fr.

Histoire de Louis IX (St-Louis), par le même, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

Histoire de Charles VI, par le même, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

Histoire de Charles VII, par le même, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr.

Théâtre de M. Casimir Delavigne, 2 vol. in-8°, pap. vél., belles fig. et culs-de-lampes, d'après Devéria. Prix : 20 fr., au lieu de 24.

Id. 4 vol. in-18, vélin et fig. Prix : 16 fr., au lieu de 20.

Ces deux ouvrages font suite aux Messéniennes du même auteur.

Œuvres de Plutarque, trad. d'Amyot, 2[e] édition de Cussac, 25 vol. in-8° avec vignettes et culs-de-lampes. Prix : 100 fr. au lieu de 150.

Collection des Romans de Paul de Kock, 37 vol. in-12. Prix : 55 fr. au lieu de 110.

Chaque ouvrage se vend séparément 2 fr. le vol.

Le Cuisinier Royal, ou l'Art de faire la Cuisine et la Pâtisserie, orné de neuf planches pour le service des tables depuis 12 jusqu'à 150 couverts, par MM. Viart et Fouret, hommes de bouche. 12[e] édition, suivie d'une notice sur les vins, par M. Pierhugue. Prix : 5 fr., au lieu de 7 fr. 50 cent.

Cet ouvrage, qui est d'ailleurs le meilleur Manuel de Cuisine, se recommande assez par son nombre d'éditions.

Nouveau Savant de société ; 4[e] édit., 4 vol. in-12, fig. et planches. Prix : 8 fr. au lieu de 12 fr.

Le premier vol. contient : jeux de sociétés, gages et pénitences; — le 2[e], tours d'adresse et de cartes ; — le 3[e], choix de chansons, énigmes, charades, etc.; — le 4[e], jeux de billard, wisck, boston, bouillotte, piquet, comète, reversis, impériale, mouche, ambigu, commerce, etc., etc.

Chaque volume se vend séparément 2 fr.

L'Art poétique des Demoiselles et des Jeunes Gens, ou Lettres à Isaure sur la poésie, par Emmanuel Dupaty, un gros vol. in-12, fig. 2[e] édit. Prix : 3 fr. au lieu de 5 fr.

Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse, par Charles Nodier. Un beau volume in-12, imprimé sur papier superfin, figures coloriées et cartes d'Écosse. Prix : 4 fr. au lieu de 7 fr.

CODE DES GENS HONNÊTES, ou l'Art de se mettre en garde contre les Fripons; 2e ÉDIT.; un vol. in-12. Prix : 2 fr. au lieu de 4 fr.

COLLECTION DE L'ALMANACH DES SPECTACLES, 6 vol. in-18 (y compris 1827). Prix : 15 fr. au lieu de 21 fr.

Chaque année se vend séparément 3 fr. le volume.

EUGÈNE ET GUILLAUME, leurs aventures, écrites par Eugène et publiées par L.-B. Picard, de l'Institut (Académie Française); 5e ÉDIT., 6 vol. in-12, Prix : 10 fr. au lieu de 15 fr.

DICTIONNAIRE DU JARDINAGE, contenant les noms des plantes potagères, arbres fruitiers, arbrisseaux et plantes d'agrément les plus connus. Tout ce qu'il est indispensable de connaître pour les cultiver avec succès, etc., etc., 2e ÉDITION avec des tableaux synoptiques indiquant, par mois, les travaux du Jardinier, les semis, les plantations, la floraison, la maturité, la récolte des graines et le temps de leur conservation, etc., par M. PETIT, receveur des domaines, membre de la société d'agriculture du département des Ardennes; un fort vol. in-12. Prix : 2 fr. au lieu de 4 fr.

MANUEL ET RÉPERTOIRE DRAMATIQUE, par Colson, cet ouvrage est le fruit de dix ans de travail et le résultat des observations, d'un des régisseurs les plus laborieux et les plus intelligents de la province. Il est indispensable à tous les acteurs, directeurs, régisseurs, à tous les hommes de lettres et à tous les amateurs de spectacle, qui y trouveront, pour la mise en scène de tout le répertoire de la Comédie Française, de l'Opéra Comique, du Vaudeville et des Variétés, des renseignemens instructifs et des notions très-détaillées sur tout ce qui concerne les décorations, les accessoirs, la longueur et la distribution des rôles et tout le matériel des représentations. On y trouve aussi des détails très-curieux sur les traditions des anecdotes piquantes sur chaque pièces, et des notices intéressantes sur un grand nombre d'auteurs et d'acteurs qui ont brillé sur la scène française, 6 vol. in-8°. Prix : 15 fr. au lieu de 36 fr.

On trouve chez l'éditeur BARBA, qui a fait presqu'exclusivement ce genre, et qui a imprimé plus de trois millions d'exemplaires de pièces, toutes celles imprimées depuis la création du théâtre jusqu'à nos jours. Son catalogue se distribue gratis chez lui, Cour des Fontaines, n° 7, ou au magasin général de pièces de théâtre, galerie derrière le Théâtre-Français, n° 51.

Il possède toujours la curieuse collection de pièces de théâtre de feu Villemain Dabancourt; cet homme de lettres avait mis 50 ans à la compléter. Elle comprend depuis les mystères jusqu'à nos jours, et contient tout ce qui a rapport au théâtre, jusqu'aux moindres ouvrages représentés, même sur les théâtres de société.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE, HÔTEL DES FERMES.


GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY